

Les paysages de Jacques Biolley

par Claude Luezior

Si les bleus imprègnent les *Arbres en hiver*, ils habitent *Les lueurs du matin*. Atmosphère vénitienne, épurée de tout effet architectural : Torcello sans doge, magie sans pouvoir. Certes, les visages, la plastique féminine sont un registre cher à Biolley ; ici, deux-trois personnages à la Niquille, sur un quai, le canal restant l'acteur principal. Pas de soleil rougeoyant, pas de vague, mais le reflux presque immobile d'une marée, d'une pensée peut-être.

Un chemin s'enlance aux ocres des collines, une ombre vacille sur les blés : frémissements, attente. Quelques cyprès chuchotent une perspective : et si nous prenions une vacance devant les paysages de Jacques Biolley ? Je dis bien *une* vacance, un instant unique, suspendu, consacré de manière privilégiée à la vision laïque d'un paradis.

Dans ce dépouillement qui tutoie l'extrême, les volumes vivent par eux-mêmes, énigmatiques. Gestes rectilignes des labours, véhémence des fruitiers. Eve n'est plus dans son jardin premier, Adam s'est absenté de son sillon. L'espace vit son idylle avec Chronos, et les *Champs colorés* se fiancent au mot « trêve » quand se froissent doucement les appels des cigales.

Pas de heurt : une texture commune. Pas de dégradé poreux où se noient les aquarelles, mais une structure conservée. Microcosme à la fois palpable et onirique dans lequel des géométries tissent leur point de fuite. Le peintre ne cesse de figurer une quiescence qui le captive. Un monde où respirent les *Terres réunies de Toscane*, où méandres et passions toujours s'inscrivent dans un cadre.

Biolley veille à la cohérence. Il épure mais ne s'épanche pas. L'appétence du beau nourrit son pastel, frôle parfois l'inaccessible, voire le non-figuratif, sans céder à la facilité du trait pour le trait, sans se prosterner devant la tâche à l'encaïn. Après tant de décennies où le vite-dit et le vite-fait ont, çà et là, pris toute la scène, après tant d'années où la recherche du beau fut déclarée indécente par certains, nous voilà cicatrisant une forme d'enchantement. Mais de ces toiles sourd une énergie vitale. De cette matière arable jaillit une tonalité, métamorphose de l'existence. Sans contorsion ni grandiloquence. Avec un respect constant de la pâte picturale, l'ouvrier de Dieu interprète la conjugaison des ombres et décline ses murmures.

Dans *Le jardin de la belle absente*, ou *Les matins dorés*, surgit quelque bâtisse dont les pierres semblent issues de cette même terre nourricière. Continuité humaine à la glèbe, verticalité complémentaire mais éminemment transitoire à l'éternelle ondulation des prés. Là réside une clé fascinante dans l'œuvre de cet artiste : appelons-la sérénité. S'arrêter un instant devant l'une de ces toiles paysagères, c'est adopter une attitude, une philosophie, une manière de célébrer l'instant, comme pour chuchoter : raccroche la chasse à courre de l'événementiel, suspends l'action pour capter l'oxygène d'une pause, absorbe les pastels de la vie ! Et s'il voulait partager avec nous une manière d'être ? Celle du poète ou de l'anachorète dans le dénuement de leurs yeux d'enfant ? Celle d'une quiétude silencieuse, d'une sagesse, finalement ? En ces arpents de rêve où la vision du beau remplace l'angoisse, et la couleur, nos contorsions.

« *L'art, et particulièrement la peinture, sont le langage de l'âme.* » écrivit René Huyghe. A l'instar du peintre Monet, Jacques Biolley éparpille à mon sens deux, trois poignées d'une *anima* retrouvée.

Claude Luezior est écrivain. Une trentaine de romans, ensemble de nouvelles, livres d'art et recueils de poèmes jalonnent son parcours. En 1999, il fut l'auteur de la monographie : Jacques Biolley : aux sources des légendes. Son dernier ouvrage en date s'intitule : Pavlina : espaces et transparences.